

I

C'est en 1437, sur le navire qui emportait de Constantinople les théologiens grecs devant participer au concile d'union de Ferrare que Nicolas Krebs, dit de Cuse – ou de Cues ou de Cusa ou encore le Cusain –, eut la révélation de ce qui allait devenir le pilier de sa démarche théologique : la *coincidentia oppositorum* (coïncidence des opposés).

Il y aurait beaucoup à écrire du cardinal de Cuse, l'une des plus remarquables intelligences d'Église de son siècle – il termina sa carrière sous Pie II comme vicaire général *in temporibus* de Rome et des États de l'Église, c'est-à-dire quasi vice-pape – mais de plus, grand érudit ayant lu, comme il fut dit lors de son éloge funèbre, « tous les livres des Anciens et des Modernes et aussi les ouvrages de la période intermédiaire », et en fait le dernier grand philosophe médiéval.

Au cœur de sa méthode donc, la *coincidentia oppositorum* qu'il esquisse d'abord dans quelques sermons avant de la développer dans sa *Docta Ignorantia* (1439) et de la compléter (*Apologia Doctae Ignorantiae*, 1449), en réponse aux accusations d'hérésie méthodologique et d'errement panthéiste du chanoine Jean Wenck (*De Ignota Litteratura*, 1442).

Celui-ci ne voit pas que le Cusain distingue plusieurs types de mathématiques (sensible, rationnelle, intellectuelle); il réfute donc au niveau de la raison discursive des propositions antinomiques qui ne sont opératoires qu'au niveau de l'intellect. Ainsi pour Nicolas le cercle infini coïncidera avec la ligne droite infinie, car plus le diamètre de ce cercle augmentera, moins sa circonférence sera courbe, jusqu'à en devenir rectiligne; l'angle infini coïncidera avec la ligne, c'est-à-dire le non-angle; à regarder une toupie tourner rapidement sur elle-même n'y a-t-il pas identité apparente du mouvement et du repos ?

Si donc droite et courbe, angle et non-angle, mouvement et immobilité peuvent coïncider à la limite, n'est-il pas possible de transposer la méthode au domaine théologique ? Dans la pensée divine se regroupent les extrêmes du Maximum absolu et du Minimum absolu. En Dieu, seul absolu (« sphère infinie dont le centre est partout et la circonférence nulle part »), s'opère l'union des opposés, la *coincidentia oppositorum*. Comme le verra bien Cassirer, en réservant à Dieu l'infini absolu, le Cusain ouvre à l'homme les deux infinis relatifs que sont le monde, qui n'a pas de limites spatiales, et l'esprit humain, qui dans son progrès ne connaît pas de limite à son effort. D'un côté on a donc affaire à des systèmes mécaniques individualisés que Giordano Bruno mettra en relief; de l'autre, l'homme, qui est un Dieu humain, peut enfin passer de la théologie à la philosophie.

On perçoit ce que cette approche annonce, aussi bien dans le domaine de la géométrie non-euclidienne – et

d'enfin envisager pouvoir aborder avec quelque lueur d'espoir la question de la quadrature du cercle, problème qui sera finalement reconnu insoluble au XIX^e siècle (théorème de Wantzel) –, de la physique moderne avec sa matière inséparable de son antimatière, ou encore à l'usage de la dialectique intégrant le négatif comme dans la méthode hégélienne.

Un siècle plus tard, Bruno étendra l'infini relatif de l'univers à la pluralité des mondes, délaissera définitivement la théologie pour la philosophie anthropologique et reprendra à son compte la *coincidentia oppositorum* du Cusain, avec le dessein de faire progresser la pensée.

Pour Aristote (*Catégories* 10, II b), il existe quatre sortes d'opposition : les termes relatifs (double/moitié), les termes contraires (bien/mal), les termes de privation et possession (cécité/vue) et ceux d'affirmation et de négation (il est assis/il n'est pas assis).

Il ne saurait donc exister de démarche rationnelle ne respectant pas le principe d'opposition de ce dernier binaire. Ou, pour le dire autrement, un des termes de ces binaires ne saurait être vrai sans que l'autre ne soit faux (« Il est impossible, pour une chose, d'être et de n'être pas en même temps », *Métaphysique*). On comprend l'indignation de Wenck à l'encontre du Cusain (« Vraiment cet homme se soucie peu des paroles d'Aristote ») et de sa *coincidentia oppositorum*, qui de fait, semble devoir ruiner tout processus scientifique.

Denys s'élance, par-dessus la disjonction, jusque dans l'union et la coïncidence... Là où ôter, c'est tout à la fois mettre, ces deux actes n'y faisant qu'un ; telle est la théologie la plus secrète, à laquelle aucun philosophe ne saurait atteindre tant que le principe commun de toute philosophie restera debout, celui interdisant en général la coïncidence des deux contradictoires quels qu'ils soient.

Nicolas de Cuse

« [...] Sont contradictoires deux propositions qui ne peuvent être ni vraies ni fausses en même temps ; contraires, deux propositions qui ne peuvent être vraies toutes les deux, mais telles que l'une et l'autre peuvent être fausses » (Lalande). Ainsi un objet doit forcément se trouver soit dedans soit dehors, et c'est de l'ordre du contradictoire. Mais un autre pourra être dit le plus petit ou le plus grand de sa catégorie, sans pouvoir être les deux, et sans que cela soit forcément vrai, et cela relève des contraires.

Et pourtant, selon Simplicius, Aristote aurait établi dans son *Traité des contraires* – aujourd'hui disparu – que la génération exige une contrariété au sein du même genre.

Car bien que le feu soit en lutte avec l'eau, un air chaud et humide

Crée la vie, et l'harmonie des contraires favorise les naissances.

Ovide

Le Cusain dans sa réponse accusera le chanoine de n'avoir rien compris à sa distinction entre deux niveaux, celui de la raison discursive qui effectivement n'appréhende ces opposés que dans leur opposition même, et celui de l'intellect où les opposés deviennent compatibles jusqu'à coïncider.

Aristote a remporté une victoire complète sur Platon, et ce qu'il a établi, édifié, est resté debout jusqu'à nos jours. [...] Chez Nicolas de Cuse qui se trouve au seuil de l'histoire moderne, le rapport entre la création et la pensée est complètement rompu.

Léon Chestov

Quelques siècles plus tard, le jeune Törless rejoignant Pythagore s'étonnera d'un phénomène mathématique comparable: « Le plus étonnant, c'est que ces valeurs imaginaires ou impossibles permettent quand même ces calculs réels, au bout desquels on obtient un résultat tangible. »

Dès le VI^e siècle av. J.-C., Héraclite d'Éphèse n'avait pas manqué de s'intéresser à la question. Diogène Laerce rapporte que Socrate commenta ainsi l'ouvrage d'Héraclite qu'Euripide venait de lui offrir: « Les parties que je comprends me semblent fort belles. Je pense qu'il en est de même de celles que je ne comprends pas, mais il faudrait

être au moins un plongeur de Délos.» Malgré le redoutable laconisme des cent-trente-six fragments répertoriés – quelques mots, à la signification souvent plurielle, sans ponctuation aucune, formant à peine phrase –, la question des contraires y apparaît primordiale pour ce que l'on devine de la philosophie d'Héraclite.

Une vingtaine de fragments se réfèrent à divers aspects qui confirment son intime conviction que la vie n'est que lutte bénéfique des contraires (« L'adverse, bénéfique; à partir des différents, le plus bel assemblage », fr. 116). Le Dieu d'Héraclite rejoint donc celui du Cusain, qui dans son absolu se situe au-delà des oppositions: « Dieu est jour nuit, hiver été, satiété faim... » (fr. 109). Quant à l'être humain, il est le jouet des apparences qui lui font croire à un illusoire « multiple », là où tout n'est que facettes trompeuses du jeu des contraires. Il voit ainsi que le « chemin montant descendant est un et le même » (fr. 118), et lui échappe « qu'un point du cercle est dans le même temps commencement et fin » (fr. 119). Il a surtout l'illusion qu'existent un bien et un mal, alors qu'il ne sont que successifs (« Pour les hommes, que se produise tout ce qu'ils souhaitent n'est pas mieux », fr. 47) ou relatifs (« La mer, eau la plus pure et la plus impure: pour les poissons bonne à boire et cause de vie, pour les hommes imbuvable et cause de mort », fr. 120).

Inutile donc d'essayer de trier la réalité qui est aussi insécable que l'avert et l'envers d'une feuille de chêne. D'où la colère d'Héraclite, que rapporte Ménétrios, à l'encontre

d'Homère souhaitant la disparition et l'anéantissement des maux de la vie, sans comprendre que, « ce faisant, il demandait la fin du monde, puisque la matière, source des maux, serait entièrement supprimée ».

Le stoïcisme est en germe dans cette acception de la réalité avec ses contradictions qui ne sont qu'apparentes : « Sont le même le vivant et le mort, et l'éveillé et l'endormi, le jeune et le vieux ; car ces états-ci s'étant renversés, sont ceux-là, ceux-là s'étant renversés à rebours, sont ceux-ci » (fr. 107).

Avec une concision toute orientale – « Jouets d'enfants, les opinions humaines » (fr. 15), il y a du haïku dans certains de ces aphorismes –, Héraclite ne cesse de dénoncer, dans une résignation qui confine à la mélancolie, l'illusion des passions (« Le caractère pour l'homme est son démon », fr. 18) et celle d'un « vrai ou faux » sur lequel va se bâtir le rassurant rationalisme aristotélicien, alors que « tout est un » (fr. 1) ou encore : « Nœuds : tous et non tous, rassemblé séparé, consonant dissonant ; de toutes choses l'un et de l'un toutes choses » (fr. 127).

Héraclite ne se contente pas d'une concision énigmatique, il veut aussi laisser entrevoir, par cette forme littéraire, ce qui est pour lui la loi de toute réalité : la lutte entre les contraires et la métamorphose perpétuelle qui résulte de cet éternel combat entre les forces opposées... Ces fragments se présentent sous forme de courtes sentences, d'aphorismes énigmatiques qui adoptent volontiers une structure

antithétique et reflètent ainsi la constitution même de la réalité, dans laquelle coïncident les contraires.

Pierre Hadot

De la difficulté à accepter sous la charge d'émotion qu'à chaque manifestation de la folie humaine – tragique attentat, course à l'Amok, colère meurtrière, tuerie « gratuite » – il s'agit bien de l'autre face de la même spécificité humaine : arts du pinceau ou du ciseau, progrès scientifique, infinies manières amoureuses, inventions musicales, littératures diverses, respect des autres, etc., qui nous distinguent définitivement des animaux et dans le sublime et dans le tragique impossible à dissocier vraiment l'un de l'autre.

Héraclite ne s'en lamente ni ne s'en réjouit : il constate ce qui est et ne rêve pas à ce qui aurait pu être. Il n'est ni pessimiste ni optimiste, mais tout naturellement tragique.

Kostas Axelos

Ce qui nous est semblable nous laisse indifférents : c'est la contradiction qui nous rend productifs.

Goethe à Eckermann

Héraclite : « Tout est un. » Parménide : « Il est un. » Mais pour le premier, le « un » est aboutissement, ce qu'il reste lorsqu'on a laissé la réalité, en apparence multiple, se

décanter. Pour l'Éléate, c'est le point de départ idéaliste de sa vision du monde.

C'est cette voie idéalisante que prendra Socrate et, par son entremise, Platon. L'« un » est originel, et l'union des contraires un repoussoir facile dont il sera fait usage dans plusieurs dialogues. Ainsi dans *La République*, pour appuyer l'existence des naturels : « Nous n'avions pas songé, je m'en aperçois, qu'il existe des naturels comme nous ne croyions pas possible qu'il en existât, dans lesquels s'uniraient ces contraires » (375).

Et dans *Le Théétète*, quant à savoir si tout est mouvement ou immobilité ou les deux – et après avoir critiqué l'obscurité héraclitéenne (« Les Anciens qui se servaient de la poésie pour le [problème] dissimuler à la foule », 180) –, il s'attaque lourdement à son propos : « Socrate : Et maintenant, rappelle-toi si jamais tu t'es dit à toi-même que le beau, oui le beau, est tout spécialement laid, ou l'injuste, juste ; ou encore, ce qui résume tout, considère si tu as jamais entrepris de te persuader à toi-même que, de deux termes, l'un est tout spécialement l'autre, ou si, tout au contraire, non pas même en rêve, tu as jamais eu le front de te dire à toi-même que, décidément, les choses impaires sont radicalement paires ou de te dire quelque autre pareille absurdité ! – Théétète : C'est vrai. – Socrate : Mais te figures-tu un autre que toi, qu'il soit en bonne santé ou délirant, ayant le front de se dire sérieusement à lui-même, de se

persuader lui-même que le bœuf est cheval ou que le deux est un » (190). La meilleure arme rhétorique a toujours été et reste encore de mettre dans la bouche de l'adversaire des absurdités qu'il n'a jamais dites pour les mieux réfuter (ne s'agit-il pas du stratagème n° 1 énoncé par Schopenhauer dans son *Art d'avoir toujours raison* : « L'extension. Étirer l'affirmation de l'adversaire au-delà de ses limites naturelles, l'interpréter de la façon la plus générale possible, la prendre au sens le plus large possible et l'exagérer » ?).

Dans *Le Sophiste*, après avoir rappelé un précepte de Parménide (« Que jamais ne domine cette idée, que ce qui n'est pas est ; toi écarte au contraire ta pensée de cette route de la recherche », 236), l'Étranger s'attaque avec sa verve habituelle à Héraclite – présenté comme le protégé des Muses d'Ionie, « car, disent celles de ces Muses dont le ton est plus soutenu, le discordant est constamment accordé avec soi-même ; celles, au contraire, dont le ton a plus de mollesse ont détendu la constance de cet accord du discordant, disant que, tour à tour, le Tout est tantôt un et ami par l'action d'Aphrodite, mais tantôt multiple et en guerre avec lui-même en raison d'une manière de Haine » (242).

On pourrait citer le *Phédon* (102), le *Cratyle* (440) ou le *Banquet* (187-188), mais contentons-nous du *Parménide*, où il n'est question que de cela – le rapport entre unité et pluralité. Retenons que « les opposés, certes, sont on ne peut plus dissemblables » (158) et qu'en conclusion « pas davantage donc, les autres choses ne sont plusieurs ; une, en effet, serait chacune d'elles comme partie du tout, si plu-

sieurs elles étaient ; or, en réalité, ni un ni plusieurs, ni tout ni parties ne sont les choses autres que l'Un, du moment qu'à l'Un sous aucun rapport elles n'ont part » (159).

La cause est entendue, l'« Un » platonico-parménéidien a gagné la partie. Du « Un » découleront en une sorte de théologie profane le Beau, le Vrai et le Juste. De l'autre, la rationalité aristotélicienne verra triompher durant plus d'un millénaire et demi sa remarquable et pragmatique efficacité. La coïncidence des opposés, qui n'avait rien à faire dans l'autre grande logique antique, celle de Chrysippe et des stoïciens, devient alors un fleuve souterrain – ou plutôt un modeste ruisseau – de la pensée occidentale ; et de sa poétique : le célèbre *Rerum concordia discors* (L'Harmonie dissonante des choses) d'Horace, repris par Ovide, Sénèque, Lucain, etc.

L'histoire des sciences apporte la réponse. Dans l'ancienne querelle du principe de contradiction, la logique aristotélicienne avait pris le dessus : malgré les reproches qui ne lui furent pas épargnés, elle perdura, sans grands changements, pendant des siècles. La recherche scientifique ne semblait pas aller au-delà de ses limites si bien que la déduction comme l'induction se fondent encore jusqu'à présent sur les règles logiques de l'*Organon*. Cette logique s'est avérée d'une extrême utilité pour la connaissance de certains objets et phénomènes ; finalement, c'est à cette étrange pensée d'inspiration hellénique que nous devons l'épanouissement considérable des sciences dans les pays occidentaux. Or, il faut avouer que durant des siècles, les sciences ne se

sont heurtées à aucun problème qui nous obligent à remettre en question les fondements de la logique aristotélicienne, et donc à réexaminer, dans un esprit critique, le principe de contradiction. Cette logique, tout comme la géométrie euclidienne, s'est montrée conforme aux faits, d'où son utilité incontestable et sa grande importance, également pour l'avenir.

Jan Lukasiewicz

De deux contradictoires – par contradictoires j'entends ici une paire dont l'un des membres affirme quelque chose que l'autre nie – il est nécessaire, quoi qu'en dise Épicure, que l'un soit vrai et l'autre faux ; par exemple : « Philoctète sera blessé » était vrai dans tous les siècles antérieurs et « Philoctète ne sera pas blessé » était faux.

Cicéron

Aristote ressentait déjà la valeur pratique du principe de contradictions, puisqu'il disait qu'en niant ce principe, nous ne pourrions ni penser rationnellement, ni communiquer, ni même agir.

Jan Lukasiewicz

Comment ce qui n'est pas vrai pourrait-il ne pas être faux ? Et comment ce qui n'est pas faux pourrait-il ne pas être vrai ? Nous nous tiendrons fermement à la position défendue par Chrysippe : toute proposition est soit vraie soit fausse.

Cicéron